



André Comte-Sponville

« La vraie sagesse
c'est d'aimer la vie,
pas de l'enjoliver »

Désireux de placer la philosophie
au cœur de la cité, l'auteur du *Petit traité
des grandes vertus* a su, par son souci de clarté,
démocratiser une discipline exigeante.

Il revient sur son parcours, assumant
ses convictions tout en passant au tamis
de la critique ses propres certitudes.

Recueilli par Marie Boëton

Photo : Cyril Entzmann/Divergence pour La Croix L'Hebdo

POURQUOI LUI

Morale, sagesse, vertu... Voilà plus de quarante ans qu'André Comte-Sponville interroge ces concepts hérités de l'Antiquité. Avec le souci, ouvrage après ouvrage, de les ajuster à l'époque. Il sait « remettre de la chair sur des fantômes de mots », s'enthousiasmait l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. D'autres le lui ont reproché, estimant qu'il fallait tourner le dos à ces notions jugées trop passéistes. Réplique du philosophe : « Mon but n'est pas de penser neuf, mais de penser juste. » Son autre objectif : démocratiser la philosophie. Un défi amplement relevé avec son Petit traité des grandes vertus (1995), écoulé à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et traduit dans une vingtaine de langues. On est allé à la rencontre d'André Comte-Sponville un matin d'hiver. Philosophe, mais aussi sismologue des bouleversements sociaux, il nous a parlé mondialisation, crise écologique, exercice du pouvoir, montée de l'intolérance... Il s'est également confié sur son parcours, sur l'antidote qu'a été la philosophie après une enfance douloureuse, sur l'humilité à laquelle invite la parentalité, son amour de la vie « malgré la dureté du réel » ou encore, sur sa conception laïque de la spiritualité.

Comment expliquez-vous l'engouement, ces dernières années, pour la philosophie ? Le succès des cafés philo, des émissions de radio ou des magazines consacrés à cette discipline ne se dément pas. Pourquoi ?

La pérennité de la philosophie elle-même ne cesse de m'étonner ! Elle n'a aucune efficacité technique, sa rentabilité financière est à peu près nulle, et elle est toujours là... 25 siècles après ses débuts. Son succès plus récent auprès du grand public est, selon moi, dû en partie au fait que les auteurs se soient remis à écrire plus simplement. On est sorti d'années jargonnantes avec des philosophes très talentueux – Deleuze, Foucault, Derrida – mais dont les textes étaient, pour certains en tout cas, réservés aux philosophes eux-mêmes. Voilà pour la forme. Sur le fond, je pense que cet engouement s'explique notamment par le recul des religions et des grandes idéologies. Philosophier, c'est inventer des réponses aux questions restées en suspens. Pour être honnête, je relati-

« J'ai choisi
de mettre ma force
de penser
au service
de ma faiblesse
de vivre.
Au fond,
je suis philosophe
parce que
je pense mieux
que je ne vis. »

viserais cependant cet enthousiasme autour de la philosophie ces dernières années, supplanté, me semble-t-il, par la mode du développement personnel.

En quoi philosophie et développement personnel se distinguent-ils ?

J'ai eu l'occasion un jour d'en débattre à la télé avec le psychiatre Christophe André, d'ailleurs devenu un ami depuis. Pour moi, en tant que philosophe, mieux vaut une vraie tristesse qu'une fausse joie. Lui, au contraire, estime que sa mission est d'aider des malades à aller mieux, quitte à ne pas les mettre face à leur vérité. Je crois que cela résume bien les choses : le philosophe n'est pas là pour faire du bien, il est là pour aider à penser mieux. Entre la vérité et le bonheur, il choisit la vérité là où le thérapeute vise la santé. Selon moi, le développement personnel tire son ambiguïté, et son charme, du fait d'être entre les deux. Ce n'est ni tout à fait de la philosophie ni tout à fait de la thérapie.

Lucidité et bonheur ne font pas forcément bon ménage.

Oui. En début de carrière, la réaction d'un élève m'avait beaucoup marqué. Il était venu en fin

d'année de terminale me remercier pour mes cours et avait ajouté, en partant, « *bon, cela dit, j'étais plus heureux avant !* ». Cela m'avait, forcément, énormément impressionné. Je pense en effet que la philosophie a pour vocation de rendre plus lucide, plus libre, plus intelligent peut-être, mais cela ne garantit pas, à la fin, qu'on soit plus heureux. Il ne s'agit pas de penser ce qui nous fait du bien, mais de penser ce qui nous paraît vrai. À charge pour nous de transformer cette vérité en bonheur.

Comment êtes-vous venu à cette discipline ?

Je viens d'une famille déchirée et assez déchirante. Mon père était très dur. Pas violent, mais très dur psychologiquement. Ma mère, elle, était dépressive. J'ai grandi dans le malheur de ma mère, craignant toujours son suicide. J'étais donc un enfant grave de tempérament. En terminale, je découvre la philo et là, je cartonne ! Moi, le gamin mélancolique, le gosse peu doué pour la vie, je me découvre doué pour la philo. À partir de là, j'ai choisi de mettre ma force de penser au service de ma faiblesse de vivre. Au fond, je suis philosophe parce que je pense mieux que je ne vis. Et cela a marché, ça m'a fait du bien ! (*Rires.*) Je reste, certes, quelqu'un de volontiers anxieux, mais quel père de famille ne l'est pas ? La philosophie m'a au moins permis de profiter des bons moments et de surmonter, un peu mieux, les plus difficiles. Au bout du compte, la vraie sagesse, c'est d'aimer la vie. Pas de l'enjoliver, non. C'est d'aimer la vie tout en prenant en compte la dureté du réel.

Aimer sans nier la dureté du réel, qu'entendez-vous par là ?

La vraie sagesse, ce n'est pas d'aimer le bonheur. N'importe qui est capable d'aimer le bonheur. Ce n'est pas non plus d'aimer la sagesse : tout philosophe en est capable. La vraie sagesse, c'est d'aimer la vie. Heureuse ou malheureuse. Sage ou non. En cela, je me retrouve moins dans la sagesse absolue d'un Spinoza ou d'un Épicure – qui reste un pur idéal pour eux – que dans celle d'un Montaigne qui écrivait dans ses *Essais* : « *La vie doit être elle-même sa visée.* » Avec Montaigne, on se rapproche de la sagesse en y renonçant. Et ça fait beaucoup de bien. Le seul mot sage, c'est « oui ». Quand tu es heureux, dire « *oui, je suis heureux* » et, quand tu es malheureux, ne rien dire d'autre que « *oui, je suis malheureux* ». Après, chacun fait ce qu'il peut.

Tel un stoïcien au fond. Ce n'est pas toujours aisé !

Bien sûr. Un jour, après une conférence que je venais de donner, une femme est venue me voir, me disant : « *J'ai beaucoup aimé ce que vous venez de dire sur la sérénité, le bonheur, la sagesse, etc. Je suis d'accord avec tout. Il y a juste un problème, quand on a des enfants, ça ne marche pas !* »



JOSSE/LEEMAGE

Baruch Spinoza (1632-1677)

Philosophe rationaliste néerlandais, Spinoza est l'une des figures majeures de la pensée occidentale.

Il est notamment l'auteur du Traité de la réforme de l'entendement et de l'Éthique, tous deux publiés à titre posthume. Très largement censuré à son époque, son œuvre a connu une influence durable, et de nombreux philosophes, jusqu'au XX^e siècle, se sont réclamés du spinozisme.

Que lui avez-vous répondu ?

D'abord, qu'elle avait raison ! (*Rires.*) Ensuite, que ce n'était pas une raison pour ne pas en faire. Mieux vaut quand même un amour inquiet qu'une quiétude sans amour.

Vous avez vous-même perdu une fille en bas âge. Comment se relève-t-on d'un tel drame ?

Cela vous marque définitivement. Sans, d'ailleurs, vous protéger contre les angoisses avec les enfants qui suivent. Après une telle expérience, vous ne pouvez plus, je pense, avoir un rapport émerveillé ou enchanté à l'existence. Cela n'empêche pas des moments de grâce, bien sûr, mais les discours trop naïfs, ce n'est plus possible. Il y a cette phrase d'Hugo, si juste : « *Faire des enfants, c'est donner des otages au destin.* » Devenir parent, c'est découvrir qu'on ne peut être heureux si nos enfants ne le sont pas. C'est accepter que notre bonheur cesse de dépendre essentiellement de nous. Cela doit inciter à avoir le bonheur modeste et le malheur serein car, au fond, ni l'un ni l'autre ne sont mérités. Quand vous êtes heureux, profitez-en bien, arrêtez de faire la leçon à tout le monde. Soyez heureux avec humilité ! Quand vous êtes malheureux, il n'y a pas de raison de vous le reprocher, et encore moins de culpabiliser.

Vous prônez, en vous réclamant de Montaigne toujours, une « éthique humaniste ».

Il y a deux façons d'être humaniste. La première revient à faire de l'homme une sorte de dieu et à ériger l'humanisme en religion. Ce n'est absolument pas ma vision. Si l'homme est notre dieu, c'est le plus piètre que l'humanité ait inventé ! Qu'est-ce que ce dieu tellement plus capable du pire que du meilleur ? Non. Être humaniste pour moi, ce n'est pas tant célébrer la grandeur de l'homme que lui pardonner ses faiblesses. L'homme n'est pas notre dieu, c'est notre prochain. C'est ce que j'appelle un humanisme de la miséricorde. Il s'agit de nous pardonner mutuellement notre petitesse. Dès lors, l'humanisme n'est pas notre religion, mais notre morale. La fragilité d'autrui nous renvoie à notre responsabilité envers lui.

« Être humaniste
pour moi,
ce n'est pas
tant célébrer
la grandeur
de l'homme que
lui pardonner
ses faiblesses. »

Vous prônez une « spiritualité sans Dieu ». Comment la définiriez-vous ?

Je me définis comme athée, non dogmatique et fidèle. Pour comprendre, il faut prendre les trois à la fois. « Athée », d'abord, car je ne crois en aucun Dieu. « Non dogmatique », ensuite, car je reconnais que mon athéisme n'est pas un savoir. Celui qui dit « *Je sais que Dieu n'existe pas* » n'est pas un athée, c'est un imbécile ! Confondre croire et savoir est une erreur philosophique majeure. Et « fidèle », car tout athée que je sois, je reste attaché par toutes les fibres de mon être à un certain nombre de valeurs morales, culturelles, spirituelles issues des grands monothéismes. Je suis athée mais jamais je ne cracherai sur les Évangiles. Ils ont tracé un sillon de lumière dans l'histoire de l'humanité. C'est un héritage que j'assume d'autant plus que j'ai été élevé dans le

christianisme et que je n'en garde, au fond, que de bons souvenirs !

Lesquels ?

Jusqu'à mon entrée en terminale – où j'ai eu un prof de philo exceptionnel –, je n'ai rencontré que deux êtres vraiment admirables : tous deux étaient des prêtres catholiques. L'aumônier de mon collège, puis celui de mon lycée. Deux exemples d'humanité hors du commun. Une hauteur de vue, d'ouverture, de disponibilité incroyables.

Comment êtes-vous devenu athée ?

J'ai perdu la foi à 16 ans, en mai 1968. J'étais en seconde et, comme des centaines de milliers de jeunes, j'ai été pris d'une passion pour la politique. J'ai d'abord été gauchiste, puis anarchiste pendant quinze jours et trotskiste pendant trois semaines. (*Rires.*) Ah, le panurgisme soixante-huitard ! Toute passion est monomaniaque, on ne peut pas en avoir deux en même temps : la révolution m'a passionné et je n'ai plus eu d'intérêt pour Dieu. Le désintérêt est venu, quelque part, avant la perte de la foi. J'avais eu la foi par hasard, car élevé dans une famille chrétienne, et je l'ai ensuite perdue du fait des hasards de l'histoire.



Vous vous dites athée, tout en étant très attaché à « l'esprit du Christ ».

Le christianisme est sans doute le courant de pensée plaçant l'amour le plus haut. Dire « Dieu est grand », c'est une tautologie, mais dire que Dieu est amour, ça c'est intéressant. Dans mon *Petit traité des grandes vertus*, je reviens d'ailleurs, dans le chapitre consacré à l'amour, sur l'hymne à la charité de saint Paul. C'est un texte magnifique. J'ai d'ailleurs appris que mon ouvrage était étudié dans certains séminaires. Ça me touche beaucoup car cela signifie que ce qui nous rapproche – une certaine façon d'aimer l'amour – est plus important que ce qui nous sépare. Au fond, athées et croyants, nous ne sommes séparés que par ce que nous ignorons, puisque ni les uns ni les autres ne savent si Dieu existe ou non. Il ne serait pas raisonnable d'accorder plus d'importance à ce qui nous sépare et que nous ignorons qu'à ce qui nous unit. Il y a clairement un dialogue possible. J'aurais bien aimé, d'ailleurs, que mes trois fils aillent au catéchisme.

Pourquoi ?

Car je souhaitais qu'ils restent totalement libres d'élaborer leur position et je savais que je ne pourrais pas leur parler de religion de façon convaincante. Bon, je n'ai pas réussi. Le caté, c'était le mercredi, mais le foot aussi !

Le « dieu » foot l'a emporté, c'est ça ?

Oui ! (*Rires.*) Quoi qu'il en soit, je crois qu'on se doit de garder cette fidélité à cet héritage chrétien. J'espère profondément que l'Église saura trouver une façon plus moderne de s'adresser aux gens. Là, elle s'est enfermée dans des combats totalement dérisoires.

Lesquels ?

Le combat contre le préservatif, contre la pilule, contre la sexualité hors mariage... Lorsque vous mettez tout cela en perspective, cela laisse penser que Dieu n'a qu'un but : réprimer notre sexualité. C'est absurde. D'ailleurs, quand je demande à des proches croyants : « Tenez-vous vraiment à ce que vos enfants se marient

L'hymne à la charité

C'est le nom donné au plus célèbre extrait de la Première Lettre de saint Paul aux Corinthiens. Il doit notamment sa notoriété à son utilisation lors des cérémonies de mariage. Texte complet : aelf.org/bible/1Co/13



Thomas Piketty

Cet économiste français, directeur d'études à l'EHESS, est professeur à l'École d'économie de Paris. Il a consacré l'essentiel de son travail à l'étude des inégalités économiques, d'un point de vue théorique, statistique et historique. Paru en 2013, son livre Le Capital au XXI^e siècle est un succès de librairie surprise en France et dans le monde, malgré son aridité et ses presque 1 000 pages.

vierges ? », neuf sur dix répondent : « Surtout pas ! » Sauf que c'est contraire aux enseignements de l'Église. Non, elle doit porter à nouveau l'essentiel du message des Évangiles, en parlant davantage de justice et de charité.

Ces deux valeurs ont-elles, selon vous, toute la place qu'elles méritent dans notre société ?

Vaste question. Le système capitaliste génère des inégalités. L'argent va à l'argent et la meilleure façon de mourir riche dans ce système est de naître riche. Les ouvrages de Thomas Piketty le confirment abondamment et brillamment. J'ai été marqué, il y a quelques années, par la remarque d'un économiste affirmant : « Dans un pays ultralibéral, où l'État n'intervient pas dans l'économie, le plein-emploi est assuré pour tous les survivants. » Pour les survivants... Soit. Et que fait-on des autres ? Tout l'enjeu, pour moi, vise à contrebalancer les inégalités intrinsèques de ce système par la politique, par le droit. Via deux leviers essentiels : les services publics et la fiscalité.

« Que fait-on des autres ? », comme vous dites, n'est-ce pas la question à laquelle vous tentez de répondre dans votre essai *Le Capitalisme est-il moral ?* ?

J'entendais surtout clarifier les choses. Le capitalisme n'a pas d'âme, c'est un système impersonnel. Il n'est ni moral ni immoral. C'est à nous, et à nous seuls, qu'il revient d'être moral. Je ne dis pas que la morale n'a pas sa place dans l'entreprise. Je dis que sa place, en réalité, c'est la nôtre. La vôtre. Sa place est dans le cœur et l'action des hommes. Au fond, il n'y a de morale qu'à la première personne.

Que peut le politique ? Vous vous êtes déclaré favorable à l'idée d'un gouvernement d'union nationale. Est-ce à dire, pour vous, que l'opposition entre gauche et droite est dépassée ?

L'union nationale peut, par moments, avoir du sens. Pour le reste, gauche et droite sont, et restent, tout à fait complémentaires. Les deux s'accordent souvent sur les objectifs à atteindre mais diffèrent sur les moyens d'y arriver.

Prenez l'exemple du chômage, de l'impôt sur la fortune. Mais tout cela ne doit pas empêcher le dialogue.

Où vous situez-vous sur l'échiquier politique ?

Je suis un homme de gauche. Pourquoi ? Pour des raisons biographiques, culturelles, presque sociologiques au fond. Quand on est prof de philo, on est de gauche ! (*Rires.*) Plus sérieusement, quand on est de gauche, on met la justice sociale plus haut que l'ordre. À droite, c'est l'inverse. Mais je suis de plus en plus convaincu que les deux sont nécessaires. J'ai beau être de gauche, plus ça va, plus je comprends qu'on ait besoin d'ordre. La violence de certains gilets jaunes, par exemple, m'a profondément choqué. Je suis atterré par la montée des tensions dans le pays, par l'intolérance.

À quoi pensez-vous ?

J'ai l'impression que, pour toute une frange de la population, un type de droite est soit un idiot, soit un salaud. Les gens de gauche en prennent autant pour leur grade : ce sont soit des imbéciles, soit des paresseux. Ce mélange de sottise, d'ignorance, de haine, c'est très préoccupant. Chacun se croit dans le camp du bien. À tort. (*Silence.*) Vous voyez, je suis social-libéral et, avec le temps, je crois que je me sens plus proche d'un modéré de droite que d'un extrémiste de gauche. Au fond, la modération est une vertu. C'est un peu comme le courage. De même qu'on n'est jamais trop coura-

geux, on n'est jamais trop modéré.

Vous ne pensez pas qu'il faille, parfois, être radical ? Abolir l'esclavage, mettre en place le suffrage universel, instaurer l'école obligatoire, ce n'est pas modéré.

C'est vrai. Mais, modération et radicalité ne sont pas forcément opposées. Disons plutôt qu'il ne faut pas verser dans l'extrémisme.

Avez-vous, comme certains, une nostalgie du passé ?

Absolument pas. Répéter en boucle que tout fout le camp est non seulement faux mais c'est en plus très démobilisateur. Si, au contraire, on

« Face à l'épidémie,
soyons prudents
et solidaires,
bien sûr, mais
sans paniquer.
Se laver les mains,
c'est très bien,
mais cela
ne tient pas lieu
de sagesse. »

rappelait les formidables progrès enregistrés ces dernières décennies, on aurait des jeunes autrement toniques. Alors que là, ce sont les plus pessimistes du monde. Le père de famille que je suis ne cesse de s'en désoler car mes enfants ne font pas exception. On ne réalise pas notre chance : on manifeste, on fait grève, on a le droit d'être pour, d'être contre, il y a des journaux de toute tendance politique, on débat pendant des heures, quelle chance ! Vous savez, les périodes démocratiques sont réduites dans le temps et dans l'espace. Serons-nous toujours en démocratie dans deux cents ans ? Ne le prenons pas forcément pour acquis. Sachons, encore une fois, voir notre chance. La vraie chose préoccupante, mais vraiment pour le coup, c'est la crise écologique.

Quel regard le philosophe que vous êtes porte-t-il sur cette crise ?

Ce qui me frappe, c'est que nous sommes punis par là où nous n'avons pas péché. Je m'explique. Nous sommes beaucoup plus nombreux sur terre – 7 milliards aujourd'hui contre 1 milliard au début du XX^e siècle – et consommons vingt fois plus qu'il y a trois siècles. Ce n'est évidemment pas viable à terme. Mais quand on y pense, personne n'est à blâmer. La population mondiale croît non pas tant parce que nous nous reproduisons de façon totalement irresponsable : notre taux de reproduction se rapproche des deux enfants par femme.

Simplement, à la différence d'hier, la mortalité infantile a sensiblement chuté. Qui s'en plaindrait ? Quant à notre niveau de vie, nous aspirons simplement à offrir à nos enfants un niveau de vie identique au nôtre. Là encore, quoi de plus naturel ? Le problème, c'est que la conjonction des deux débouche sur une catastrophe climatique.

Comment y répondre ?

On a deux solutions : soit la décroissance, soit le développement durable. La décroissance, qui consiste à produire de moins en moins, est la seule option si l'on se place du point de vue écologique. Mais elle est économiquement destructrice, socialement délétère et politiquement

suicidaire, donc elle n'aura pas lieu. Pas, en tout cas, tant que la population mondiale continuera de croître. Ne reste donc que le développement durable qui consiste, lui, à continuer à croître, mais autrement. Dans ce cadre-ci, il est impératif de se donner les moyens de réorienter nos politiques, au niveau français mais aussi au plan européen et mondial. Renoncer à la mondialisation, comme certains le réclament, constituerait une impasse.

Depuis quelques jours, les écoles sont fermées, l'économie se prépare à tourner au ralenti. Que vous inspire la réaction de la société française face à l'épidémie de coronavirus ?



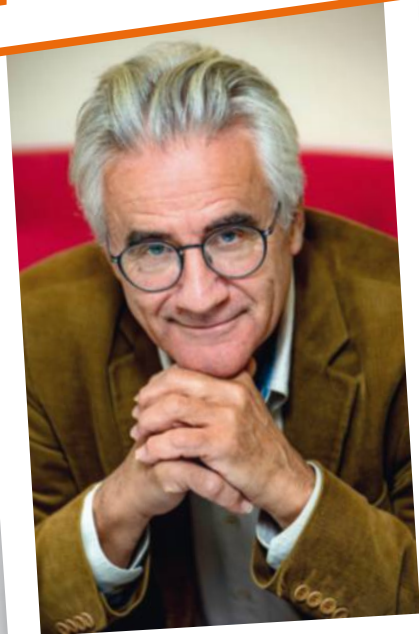
Un peu de perplexité. Je me garderais bien de juger les mesures préconisées par les scientifiques et appliquées par le gouvernement. Mais remettons les choses en perspective : on va tous mourir et l'immense majorité d'entre nous mourra d'autre chose que du Covid-19 ! Soyons prudents et solidaires, bien sûr, mais sans paniquer. Se laver les mains, c'est très bien, mais cela ne tient pas lieu de sagesse. Profitons de cette période de confinement pour lire et réfléchir, pour prendre du recul et méditer, pour apprécier la chance d'être vivant, pour prendre soin de nos proches et de nous-mêmes...

Quelles vertus faut-il mobiliser, selon vous, en cette période très particulière ?

D'abord, bien sûr, la prudence. Pas seulement au sens moderne (la limitation des risques), mais au sens ancien de sagesse pratique (la *phronêsis* en grec), qui procède, comme disait Épicure, « par la comparaison des avantages et des désavantages ». Par exemple, supprimer provisoirement les transports en commun diminuerait sans doute le risque de contagion... mais présenterait aussi de nombreux inconvénients. Il ne suffit pas de réduire les risques, il faut aussi que la vie continue le mieux possible. Deux autres vertus me viennent à l'esprit : la compassion, pour les malades et la gratitude, pour les soignants. Enfin, un peu de lucidité et d'humour seraient bienvenus. ☺

André Comte-Sponville

EN APARTÉ



LONG/STOCK.ADOBE

UN LIEU

LE SILLON, À SAINT-MALO

J'en ai des souvenirs vraiment heureux. Oui, je peux le dire, vraiment heureux. La lumière, la mer, l'horizon, tout s'entremêle pour donner, au final, une beauté sublime.

UN AIR

LE QUINTETTE EN UT À DEUX VIOLONCELLES, DE SCHUBERT

Il se dégage de son mouvement lent une forme d'éternité, une forme de spiritualité qui m'a toujours bouleversé. C'est un peu triste, mais c'est sans doute pour cela que ça me touche autant.



SES DATES

1952 Naissance à Paris.

1975 Obtient l'agrégation de philosophie.

1985 Devient maître de conférences à l'université Panthéon-Sorbonne.

1995 Publie *Petit traité des grandes vertus*, un ouvrage traduit dans une vingtaine de langues.

2008 Nommé membre du Comité national d'éthique (jusqu'en 2016).

2010 Les Éditions de l'Herne publient un « cahier » spécial consacré au philosophe.



CC/ANTAI-II (HYOGO, JAPAN) ARCHIVES/WIKIMEDIA COMMONS

UNE PRATIQUE

LA MÉDITATION

Je pratique la méditation *zazen* un quart d'heure tous les matins. Cela consiste à ne rien faire, mais à fond. (*Rires.*) C'est le contraire d'une introspection. L'idée n'est pas du tout de rentrer en soi-même mais, au contraire, de laisser prendre les commandes. C'est une rencontre avec le corps, plus qu'avec l'égo.



DESHACAM/STOCK.ADOBE